

La retraite se fit avec calme, pied à pied, et s'arrêta sur les hauteurs de Frasnes, en face de Wellington.

Du reste, la bataille fut également meurtrière pour les deux armées : les alliés et les Français perdirent chacun environ cinq mille hommes.

C'est dans cette affaire qu'eut lieu la première de ces homériques charges de cuirassiers, que la plume et le pinceau ont immortalisées.

Il était six heures du soir. Ney appelle Kellermann, et, lui montrant les masses profondes de l'ennemi, il lui dit simplement :

« — Il faut balayer tout cela. »

Kellermann, le héros de Marengo, le général des chocs héroïques, ne répond qu'en formant en pelotons ses huit cents cuirassiers et en faisant sonner la charge...



La trombe furieuse part, étincelante, irrésistible et, pareille à un immense coin de fer, ouvre le centre de Wellington et s'y engloutit ! Ce fut une épopée ! Mais les mères appellent cela une boucherie !...

Le 17, on enterra les morts et on releva les blessés... occu-

pations qui dégoûtent généralement de cette chose stupide et sauvage qu'on nomme la gloire militaire.

Car quand on a vu un champ de bataille — le lendemain — on voudrait couper tous les lauriers de la terre et les remplacer par des oliviers...

\*  
\* \*

Le 18 fut le jour de cette grande bataille de Waterloo, plus sanglante et aussi décisive que celles de Pharsale et d'Actium.

Le sol ne formait qu'une mare immense et boueuse; il avait plu toute la nuit, comme la veille, comme depuis trois jours. On eût dit que la terre, honteuse de ces massacres, s'était préparée à laver le sang !...

Ce matin-là, Napoléon disait : « Nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances pour nous. »

Et Wellington écrivait au duc de Berry : « J'ai toute raison de croire que cela ira bien. »

Vous avez remarqué que j'ai dit « écrivait au duc de Berry ».

Il y a toujours un côté drôle au milieu des plus sinistres choses : cet excellent duc de Berry, qui fait de bons repas et se nettoye les dents, pendant que deux cent mille hommes se hachent en petits morceaux pour lui refaire un royaume, c'est du plus pur comique !... surtout quand on songe que cet excellentissime duc prie le Dieu de Loyola et de Louise Lateau d'accorder la victoire aux ennemis de son pays !

Et c'est le descendant de ces triples traîtres à la patrie que la droite versaillaise rêve de coller encore une fois sur le trône branlant de France.... Pauvres Gaulois dégénérés, faut-il qu'on vous suppose chaponnés, tout de même !

\*  
\* \*

Maintenant, permettez-moi d'être sérieux. Je n'abuserai pas longtemps de votre complaisance.

Vers six heures du matin, l'armée anglo-hollandaise prit son ordre de bataille sur la croupe des hauteurs qui s'étendent de Merbe-Braine au village de Mont-Saint-Jean, et que Hougomont,

la Haie-Sainte, Papelotte, la Haie et Friclmont défendent comme des postes avancés, à travers un étroit chemin semé de haies vives.

La route de Bruxelles était barricadée à la limite de la gauche de l'armée alliée; le centre s'étendait entre les chaussées de Bruxelles et de Nivelles. Sur cette dernière, barricadée aussi, la droite appuyait son extrême gauche.

Les forces des deux armées, qui allaient jouer le sort de l'Europe, étaient égales : soixante-douze mille hommes environ.

\*  
\* \*

Le plan de Napoléon était de porter ses efforts sur l'aile gauche des alliés, de l'enfoncer et d'arriver au-dessus de la Haie-Sainte, où le centre se joignait à cette aile. Il chargea Ney de ce soin et alla, pour dominer le terrain, se placer sur le point culminant de Rossomme.

Il était onze heures et demie lorsque la bataille commença par l'attaque du château d'Hougomont, défendu par quatre bataillons des gardes anglaises, un de Nassau et deux compagnies d'Hanovriens, disséminés dans un petit bois voisin.

Cette position fut une tombe de héros! Les Anglais furent admirables, les Français superbes!

A l'acharnement de l'attaque, l'entêtement de la défense.

Cette lutte ne peut se décrire! Le château fut pris et reperdu dix fois. Enfin, à trois heures, l'empereur fit lancer des obus qui y mirent le feu...

Les murailles, en s'écroulant, écrasèrent les blessés et les combattants, que la flamme dévorait déjà!

Mais les Anglais ne se rendirent pas!!!

C'est vers la fin de cette lutte que Napoléon apprit un des faits saillants de la bataille : le corps d'armée prussien qu'il croyait avoir anéanti à Ligny réorganisait ses débris à Wavre, sans être inquiété, et se renforçait des trente mille hommes de la division Bulow, qui comptait quatre-vingt-dix bouches à feu.

C'est ce corps d'armée qui, bientôt, devait décider de la victoire...

Mais l'empereur se contenta d'ordonner au général Lobau d'arrêter ces quarante mille hommes... avec dix mille !

Napoléon n'avait plus le coup d'œil de Bonaparte.

\*  
\* \*

Autour de la Haie-Sainte, la lutte rappelait celle du château de Hougomont : même courage héroïque de part et d'autre.

Pendant ce temps, les Prussiens approchaient...

Alors Ney résolut de s'emparer de la Haie-Sainte, coûte que coûte. Il y parvint ; tous ses défenseurs périrent, et trois bataillons allemands envoyés à leur aide furent hachés par les cuirassiers.

Dès lors, ce fut une suite de charges épiques de la cavalerie française, qui n'eurent d'égale que la fermeté des fantassins anglais et allemands. Cela commença ainsi :

Sur un mouvement rétrograde des Anglo-Hollandais, Napoléon ordonna à Milhaud et à Lefebvre-Desnouettes de charger le centre de Wellington.

Cinq mille cavaliers escaladèrent le plateau de Mont-Saint-Jean. Impassibles sous la mitraille, ils l'atteignent !

Ney, l'épée au fourreau, courait au galop devant les cuirassiers.

Ceux qui le suivirent évitèrent le terrible chemin creux que Victor Hugo a décrit si dramatiquement, et où disparurent tant de braves.

Mais quoique sabrés, broyés, les carrés tinrent bon, et le centre de Wellington ne put être rompu ; sauf quelques fuyards courant sur Bruxelles, les Anglo-Hollandais semblaient inébranlables !

On raconte pourtant qu'un régiment entier de hussards hano-vriens, son colonel en tête, s'enfuit épouvanté jusque dans la capitale.

Mais c'est qu'aussi, Wellington a dit lui-même n'avoir jamais rien vu d'aussi splendide que ces charges héroïques !

Néanmoins, après deux heures d'une lutte inouïe, le drapeau

anglais flottait encore au milieu des bataillons mutilés par le sabre des cavaliers français.

Ce plateau était imprenable...

De part et d'autre, les pertes furent insensées!

\*  
\* \*

Il était quatre heures et demie.

A ce moment, les trente mille hommes et les quatre-vingt-dix bouches à feu de Bulow entraient dans la fournaise, en arrière des troupes françaises.

Lobau, avec ses dix mille soldats, soutint bravement le choc ; puis, secouru par la jeune-garde commandée par Duchesne, il repoussa les Prussiens, que l'empereur crut épuisés.

L'heure approchait, au contraire, où l'intervention de nouveaux corps allemands allait décider du sort de cette terrible journée.

\*  
\* \*

C'est alors que Napoleon, espérant frapper un dernier coup, conduit les dix bataillons de la garde qui lui restaient, entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte.

Ney, toujours Ney! est chargé de ce suprême effort. Il prend six bataillons de la garde, en laisse quatre en réserve et fait battre la charge.

Un général commande chaque bataillon!

La vieille phalange s'ébranle froidement, l'arme au bras, et marche à la mort au cri de : « Vive l'empereur! »

Quel dommage que tant de bravoure soit au service d'un tyran!

La vue de ces preux électrise les régiments qui les regardent passer et, comme un rayon de soleil couchant perce enfin les nuages, tous ces hommes qui vont mourir croient voir briller le soleil d'Austerlitz!...

\*  
\* \*

En effet, la victoire semble suivre l'invincible vieille-garde. Tout ce qu'elle rencontre plie et se disperse, et la mitraille

fauche en vain ses rangs qu'elle resserre, à chaque trouée, comme à une parade.

C'est alors que le prince d'Orange, en ralliant ses troupes, est renversé par une balle à l'épaule.

Mais Wellington l'a dit : « Je tiendrai jusqu'au dernier homme ! »

Et tout à coup, à ce commandement suprême : « Debout, gardes ! visez les officiers ! » les soldats de Maitland, couchés dans un pli de terrain, se lèvent et foudroient à bout portant les grenadiers vainqueurs. Leurs généraux sont tués ou blessés, Ney tombe sous son quatrième cheval !

Huit heures du soir sonnaient... c'était le glas des morts !

A cet instant, le premier cri d'alarme se fit entendre !

C'est que, de Hougomont à Papelotte, de Papelotte à Plancenoit, la ligne française venait d'être rompue par le corps de Zieten et la cavalerie de Blücher.

Cent bouches à feu aident ce mouvement.

\*  
\* \*

Napoléon fait alors former en carrés les quatre derniers bataillons de la garde. Ce sont les murailles où il espère rallier ses troupes disloquées.

Ney s'est relevé couvert de sang, l'écume à la bouche. Il forme aussi deux carrés des débris de sa vaillante troupe, et les place au-dessous de la Belle-Alliance.

« C'est ici, criait-il, qu'est la clé de l'indépendance nationale ! »  
» que ceux qui ont du cœur viennent y mourir ! »

\*  
\* \*

Mais rien ne pouvait plus arrêter la déroute...

En vain, de rares cavaliers de toutes armes essaient encore de charger pêle-mêle. La débandade les entraîne ou ils périssent en résistant isolément.

Alors Wellington lance sur les fuyards deux mille cinq cents cavaliers qu'il avait gardés en réserve.

C'est une boucherie !

Pourtant, quelques bataillons français cherchent à se rallier et font face. Efforts inutiles ! Mais Ney les aperçoit, il court à eux : « Venez voir, camarades, comment meurt un maréchal de France ! » Et il entraîne ces derniers braves à travers l'inférieure mêlée.

Aucun d'eux n'échappe au carnage ! Lui seul ne peut trouver la mort !... Tête nue, en lambeaux, un tronçon d'épée à la main, plus il la cherche, plus elle fuit...

Ce n'est pas là qu'il devait mourir...

\*  
\* \*

Et pendant ce temps la nuit était venue, et la déroute passait comme affolée autour des carrés de la garde, rochers inébranlables au milieu d'un torrent, mais dont chaque coup de mitraille enlevait un morceau !



Usés par ces brèches incessantes, ils tombèrent, mais à la place qu'ils s'étaient fixée, et en jetant aux vainqueurs qui leur criaient de se rendre... le mot sublime de Cambronne !

\*  
\* \*

Napoléon traversa Genappe, précédé et suivi par son armée en fuite, et gagna Charleroi.

La poursuite continua acharnée, à la clarté de la lune, qui éclaira aussi de sa pâle lueur les derniers dévouements et les courages indomptables.

Serrés autour de leur drapeau, des soldats et des officiers de tous grades cheminaient lentement, le fusil à la main, et calmes, quoique la rage au cœur, traversaient la déroute en criant :

« — Place au drapeau ! »

Et la déroute indisciplinée s'arrêtait pour les laisser passer...

\*  
\* \*

Sur les hauteurs de Rossomme, Blücher et Wellington contemplaient le désastre ! Il était dix heures du soir.

Soixante mille hommes — amis et ennemis — dormaient là pour toujours!...



\*  
\* \*

Si l'on me reproche d'avoir été trop sérieux pendant ces quelques pages et d'avoir en quelque sorte menti à mon titre, je répondrai en riant au nez des mécontents :

J'ai promis surtout de ne pas être ennuyeux, or...

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

N'est-ce pas ?



HISTOIRE POPULAIRE  
ET  
**TINTAMARRESQUE**  
DE LA  
**BELGIQUE**

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

2<sup>me</sup> VOLUME

# TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Succès des communes liégeoises, Tribunal des XXII. . . . .	3
Le Hainaut à vol d'oiseau. . . . .	12
Un mariage de raison. . . . .	13
Règne des Bourguignons : Philippe le Hardi et Jean-Sans-Peur. . . . .	18
Philippe le Bon : première partie. . . . .	27
Un entr'acte en musique ordinaire. . . . .	34
Suite et fin de Philippe le Bon. . . . .	41
Charles le Téméraire. . . . .	55
Marie de Bourgogne. . . . .	72
Règne des Autrichiens. Régence de Maximilien. . . . .	76
Règne de Philippe le Beau et régence de Marguerite. . . . .	90
Enterrement du moyen âge. Les débats de Charles-Quint. Apparition du protestantisme. . . . .	99
Deuxième partie du règne de Charlot-la-Mangeoire . . . . .	108
Dernière étape de Charles. Il se fait ermite . . . . .	126
Règne de Philippe II ou les Pays-Bas à la torture. Première partie : Régence de Marguerite de Parme . . . . .	139
Règne de Philippe. Deuxième partie: Le duc d'Albe. . . . .	138
Fin du règne de Philippe. Gouvernement de don Juan. . . . .	139
Intermède. Le célibat des prêtres et fin de don Juan. . . . .	202
Alexandre Farnèse. . . . .	213
Quelques pages à l'adresse des amateurs de généalogies . . . . .	219
Suite et fin du règne de Farnèse. . . . .	225
Règne d'Albert et d'Isabelle. . . . .	242
La situation jusqu'au traité de Munster. . . . .	264
L'évêché de Liège au XVII <sup>e</sup> siècle. . . . .	271
Conquêtes de Louis XIV en Belgique. . . . .	280
Domination autrichienne. Gouvernement du marquis de Prié. Agneessens le martyr. . . . .	293
Règne de Marie-Elisabeth, de Charles de Lorraine et de Marie-Thérèse. . . . .	303

	Pages
Joseph II le philosophe. Révolution brabançonne. . . . .	314
Révolution française. . . . .	328
Domination française. Bonaparte et... Napoléon. . . . .	339
Bataille de Waterloo. Expulsion des Hollandais. . . . .	351
Révolution de 1830 . . . . .	367
La Belgique indépendante. Règne de Léopold 1 <sup>er</sup> . Sa mort . . . .	377
Dernières pages . . . . .	388

